

RTP 550p

RENAUD ICARD

# ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

# LES AVEUGLES

Deuxième Édition



PARIS. — 1<sup>er</sup>

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1917

Tous droits réservés.

550p

RTP

Bibliothèque Maison de l'Orient



130005

ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

LES AVEUGLES

---

Lyon, Imp. A. REY, 4, rue Gentil. — 72752

---

RTP 5594

RENAUD ICARD



# ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

# LES AVEUGLES

Deuxième Édition



PARIS. — 1<sup>er</sup>

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1917

Tous droits réservés.

AU PÈRE LÉON BOBB

Cistercien, engagé volontaire, blessé aux yeux.

*A vous, mon élève vénérable  
et mon ami, qui possédez si  
profondément la lumière inté-  
rieure.*

R. I.

# ÉCLAIRCISSEMENTS

SUR

## LES AVEUGLES

---

La guerre qui sévit en Europe vient d'attirer tout à coup l'attention sur une de ses victimes les plus intéressantes, le soldat aveugle.

Quand il passe dans les rues de nos grandes cités, hésitant malgré la main dévouée qui le guide, un bandeau sur ce qui fut ses yeux, tout le monde s'écarte avec respect : on a conscience qu'en ce blessé se résument les souffrances humaines. Les cœurs, à son aspect, épousent une pitié silencieuse. Le moins ému voudrait crier sa poignante sympathie, mais sent l'indigence des paroles devant un malheur irréparable ; et nous avons beau pencher notre désir sur cet inconnu de cécité à la recherche d'une lumière consolante impossible, tout est noir.

Il devient donc nécessaire que chacun possède dès maintenant sur les aveugles, et en première ligne les aveugles de la guerre, quelques notions précises, afin de connaître l'attitude et la conduite qu'il faudra tenir lorsqu'il se présente, le hasard, les nécessités ou les vicissitudes

de la vie nous placeront en leur présence ou nous appelleront à demeurer à côté d'eux.

Toutes les idées erronées que le public répand sur l'infortune non pareille des aveugles prennent leur source dans l'importance exagérée que l'on accorde partout au sens de la vue.

La vue procure sans effort tant de satisfactions instantanées que nous lui donnons sans contrôle sur les autres organes une royauté facile. Ne révèle-t-elle pas ce mouvement limpide et cette onde immatérielle, la lumière? Ne lui devons-nous pas de connaître, même au loin, du contour innombrable des objets, des couleurs qui les réjouissent, des ombres qui les tempèrent ou les font saillir; ne transmet-elle pas à notre entendement jusqu'aux éclats de l'étoile céleste dont les reculs millénaires nous séparent? Pour les êtres qui se chérissent, n'est-elle pas le trait d'union subtil des âmes?

Nous tranchons donc sur l'état des aveugles d'après l'impression pénible qu'on éprouve quand, par essai d'expérience, l'on ferme volontairement les yeux : tout nous manque, notre pensée s'affole; la chair est frissonnante au pressentiment de l'abîme.

C'est que l'instrument par excellence de notre savoir du monde est rompu; brutalement nous avons répudié le seul qui, depuis que nous sommes nés, ait vraiment pris l'habitude de nous servir. Nos autres sens ne signalent pas même leur torpeur : si, par sursaut d'effroi, alors on les consulte, ils restent impuissants

dans une ignorance stupide. Et sans nous demander ce dont seraient capables bientôt ces barbares, à condition de solliciter leur activité, de les exercer, de pousser longuement leur éducation, nous rouvrons vite les yeux, persuadés que les yeux sont le sens nécessaire dont la privation vaudrait une mort.

Voilà pourquoi, parmi les infirmités humaines, l'état de cécité est regardé comme le plus insupportable et le plus terrible.

Cependant, par delà cette expérience simpliste, dès que nous approchons un aveugle, un phénomène nous frappe et nous déconcerte : l'aveugle ne paraît pas se rendre compte de l'immensité de son malheur. D'ordinaire il est calme, et très souvent il est gai. Cette gaieté qui blesse ne fait qu'accroître la pitié que nous professons pour lui. En dépit des apparences, notre émotivité toute-puissante nous fera juger encore : voilà le plus infortuné!

En pénétrant l'intimité joyeuse de l'aveugle, en forçant même ses pensées secrètes, il faudra constater et décider que sa gaieté n'était point factice : du coup, les aveugles apparaissent bien extraordinaires.

A moins que l'accoutumance de leur vie et les découvertes renouvelées d'une observation de chaque jour n'émettent à notre esprit d'étranges éclaircissements sur leur condition réelle, et d'abord sur la valeur plus exacte de nos autres sens par rapport au sens de la vue.

---

## LA VUE ET LES AUTRES SENS

Le corps humain, merveille de proportions qui clame des aptitudes divines, n'est pas moins admirable en tant qu'harmonie réceptrice du monde extérieur. Ses agents de liaison, qui sont les sens, le renseignent jusqu'à l'infini sur les manifestations multiples des êtres vivants; et, dans l'accomplissement de ce labeur, ils ont établi entre eux une solidarité tacite et méconnue. Que l'un vienne à défaillir : à le remplacer, tous les autres s'efforcent; et ils rempliraient d'office le rôle de l'absent si, par incurie ou paresse, nous n'avions été assez pauvres de prévoyance pour les laisser végéter plus ou moins atrophiés à l'écart. De leur longue prison, un instant étourdis, quand même ils s'évadent. Alors, si la vue meurt, l'ouïe se fera plus aiguë, l'odorat plus subtil. Le toucher, ce sens vulgaire, s'ennoblira, prodigieux organe : chaque pore de l'épiderme abritera comme un œil en puissance; et, par une transposition rapide, les doigts miraculeux révéleront les choses qu'ils pourront atteindre presque au même degré que l'eussent fait les yeux. D'un sens adjacent du toucher, les impressions de chaud et de froid découleront

sans erreur mainte déduction assurée : à la chaleur des rayons qui viendront frapper ses yeux anéantis, l'aveugle verra le soleil. Bref, tous ces sens, jusque-là amorphes, soudain sollicités et toujours davantage, bénéficieront d'un rendement meilleur, d'une précision de plus en plus exacte, d'un champ d'action sans cesse élargi, comme une main gauche laissée sans raison inhabile à écrire, s'applique d'abord à former des caractères imparfaits pour obtenir ensuite une écriture normale, bien proportionnée et rapide.

Ceux qui ne sont pas familiarisés avec les aveugles accordent, je n'en disconviens pas, une confiance très limitée à ces substitutions d'organes. Ils n'y veulent pas même réfléchir, dans la superbe assurance de leurs yeux ; et l'on écoute plus docilement son propre instinct cabré que les conséquences logiques des affirmations d'autrui. A recul de siècles, c'est toujours le cri d'Alceste mourante qui part avec angoisse de nos poitrines : « Soleil et lumière du jour ! » Tout le restant nous semble succédané pitoyable ou chimère. Il faudra néanmoins ici, jusqu'à ce que le fait soit devenu pour nous, par l'observation personnelle, une certitude, admettre en présence d'un] aveugle cette transposition si étonnante.

A l'encontre des allégations communes, malgré notre langage qui emprunte à l'idée de vision la plupart de ses mots, nous en arriverons même à penser que le premier des sens n'est pas la vue, mais bien le toucher, qui les tient plus ou moins étroitement dans sa dépendance : la saveur touche les

pupilles du palais; le son touche le nerf auditif, et n'est-ce pas une sorte de toucher fuyant qu'exercent sur le nerf optique les choses? Mais le toucher seul, roi souverain du désir, par un baiser, saura émouvoir l'immobile déesse que Pygmalion contemple d'un regard éperdu.

Cependant, les sens rééduqués, en dépit de leurs avantages plus réels, plus profitables que nous l'eussions, certes, au posé, la condition de l'aveugle apparaîtra encore bien triste. Son infériorité semble, au large de ces dures conquêtes, incapable d'améliorations nouvelles.

Or, des progressions seraient possibles si l'on pouvait cultiver chez l'aveugle un sens que les voyants ne savent pas, un sens trouvé, dont il n'a guère conscience à coup sûr, mais qu'il possède mystérieusement et qu'une étude approfondie permettra plus tard sans doute d'analyser afin d'en définir et exploiter les lois.

Ce sens immatériel est le « sens de l'ambiance ». Il va, par une sorte de divination, s'enquérir au delà de notre main trop courte et trop lente des objets et des êtres qu'elle ne peut palper, ni atteindre. C'est un sens qui prévoit l'obstacle dans le temps et dans l'espace : il se rapproche ainsi de la vue, ce toucher à distance spontané de plusieurs choses; mais surtout il domine nos moyens sensibles de trouver le monde : il les marie idéalement et en opère la synthèse.

Nous discernons si mal ce sens vague d'ambiance

qu'un exemple, parmi les plus typiques que j'ai notés, le dénoncera clairement.

Deux véhicules s'avancent sur une route de banlieue au trot confondu et lointain de leurs chevaux, un break attelé de son poney, une carriole tirée par deux percherons, et bâchée. C'était le mois dernier; mon compagnon, jeune soldat aveugle, me signala deux voitures. Quand la plus rapide fut à notre hauteur, l'autre restant à 30 mètres en arrière, il me tira vivement par le bras : « Faites attention, Monsieur, dit-il, à la voiture couverte d'une bâche. » Comment savait-il que cette voiture avait une bâche? Cela, il ne put me l'expliquer; et, comme je le pressais, il mit son doigt sur le front entre ses yeux éteints en répondant exactement : « Je ne sais pas, moi : je l'ai senti là. »

Le sens intuitif d'ambiance deviendra un avertisseur particulièrement précieux contre l'obstacle immobile, si fatal à l'aveugle, puisque l'oreille attentive ne le signale jamais.

J'ai consigné mainte fois des observations de ce genre :

Un aveugle explore seul une grande cour qu'il ne connaît pas; de sa badine, il balaye devant lui l'espace vide, guettant l'obstacle. Tout à coup, sans que la badine n'ait rien heurté encore, ni personne crié : casse-cou, il s'arrête, il oblique, et continue son chemin. Aurait-il donc deviné l'arbre qui montait la garde au travers? Parfaitement, il l'a senti. Si vous l'interrogez, il vous dira qu'il n'en sait rien. Pous-

sez-le à bout, il aura inconsciemment de ces répliques révélatrices : « Près du danger, ça change d'air. » Encore une impression de toucher !

A l'aide de ces transmissions diverses et incomparables, tout aveugle l'emportera même sur un clairvoyant pour apprécier par exemple le volume de la salle où il pénètre et le nombre rapproché de l'assistance qu'elle contient.

Malheureusement — et c'est une cause de faiblesse invincible — le don d'ambiance qui pousse ses investigations si loin, se trouve parfois bloqué très près et en deça même de son rayonnement ne peut obvier à des difficultés insurmontables. L'obstacle qui se déplace avec rapidité le déconcerte, et de même l'obstacle immobile contre lequel un aveugle s'avance trop vite. Moins prompt, le sens d'ambiance est prévenu : il n'a pas eu le temps d'éventer, ni d'éviter le péril. Il exige donc beaucoup de prudence d'abord, de la lenteur ensuite, et, si je puis dire, une assez forte tension de l'attention. Chaque fois qu'un aveugle ira cogner du nez contre un mur — je parle d'un mur non repéré — n'en doutez pas, c'est qu'il était « momentanément distrait ».

Cette remarque expliquera pourquoi le sens d'ambiance se manifeste d'une façon si précaire chez les intellectuels aveugles que je connais, et ordinairement moins adroits, tandis qu'à la manière d'un réflexe lent, il prodigue ses délicatesses envers les aveugles de pénétration moyenne et simple. Non pas qu'il touche de très près à l'instinct, comme chez les

hommes primitifs ou les sauvages de la pampa. J'incline à le croire surtout mental ; mais alors un esprit cultivé, distrait par l'afflux mouvant de ses pensées et la floraison de sa vie intérieure est incapable de concentrer en défense contre l'obstacle matériel du dehors cette tension si nécessaire pour humer l'ambiance et conjurer les approches d'un danger. Il faut, d'ailleurs, déplorer que cette faveur soit octroyée justement à ceux qui n'ont pas les aptitudes requises pour la tirer d'eux-mêmes et nous en découvrir la genèse : en sorte que l'ambiance demeure pour longtemps le sens impénétrable qu'à l'occasion seulement on pourra entrevoir et surprendre.

---

## QUELQUES BIENFAITS DE LA CÉCITÉ

Nous voilà bien éloignés déjà de la sombre légende qui, depuis les temps antiques, fait de l'aveugle un être irrémédiablement perdu pour la vie. A la remorque de ces misérables écrasés par la malédiction divine, on l'abandonnait alors sans assistance à la pitié errante et même aux hasards lépreux. Le geste d'Antigone n'éveilla nulle part de contagieuses sympathies : on le regarda seulement comme sublime.

Jamais, toutefois, le spectacle d'Œdipe-Roi, les yeux crevés, n'eût inspiré aux Grecs une telle horreur s'ils avaient compris quels artistes de transposition et de finesse impalpable sont les aveugles, et les lumières point alladiés qu'avec un peu de bienveillance on aurait pu monter encore du précipice de leur nuit, en marge des cieus transparents d'Hellade.

L'on ne saurait trop combattre cette vieille levure d'inexpérience qui fermente encore dans la mentalité contemporaine. Il faut clamer sans cesse que l'aveugle n'est point un paria dans l'échelle des favorisés de la nature, non plus qu'une entité, un type immuable mesuré à la même toise, mais au contraire un homme semblable aux autres hommes, c'est-à-dire infiniment

•

divers ; que souvent l'unique ressemblance entre deux aveugles, c'est le manque des yeux ; que, malgré cette infériorité, ou à cause d'elle, sur bien des points, ils nous sont supérieurs à nous voyants, ne serait-ce que par la compréhension plus profonde du bonheur.

Au risque de paraître ici paradoxal, avec l'appui de confidences quotidiennes d'aveugles depuis bientôt deux ans, parlons audacieusement des avantages, des bienfaits de la cécité.

Hormi les yeux, on peut hardiment affirmer qu'en ce qui concerne le goût, l'ouïe, l'odorat quelquefois, le toucher toujours, bref nos sens connus, nous sommes tous vis-à-vis d'un aveugle, et faute de les avoir développés, de véritables infirmes. Un homme ganté de fer et un autre homme les mains nues auront d'un objet qu'ils touchent des indications fort différentes : c'est nous qui sommes gantés de fer. Mélodieux virtuose de ce toucher qui jette ses rayonnements jusque dans les courbes des autres sens, l'aveugle, pour tout résumer, saura cueillir la somme des joies, puisqu'un poète, après s'être donné la terre en un élan d'ivresse, n'a pas craint d'oser ce vers immortel :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

Et ce cri dépasse le plan physique.

Loin des distractions souvent banales qui hypnotisent nos regards, des contrariétés passagères qui lui échapperont, des agitations qu'il dédaignera, loin des laideurs et des difformités du monde qui ne blesse-

ront plus la pureté de ses yeux, mieux qu'un autre, l'aveugle saura savourer ce complet bonheur. Rien ne viendra le détourner de sa contemplation intime. Tel est le secret d'un calme étonnant, l'aveu, non pas de sa résignation (ce mot retient je ne sais quelle rancœur maussade qu'il ignore), mais l'explication de sa joie.

Tous, ils pourraient dire, les privilégiés sans yeux, les élus forcés à une sérénité meilleure, ils pourraient répéter avec l'abbé Rambaud, cette resplendissante figure lyonnaise, ce philanthrope chrétien devenu aveugle quelques années avant sa mort :

« Ne vous attristez pas, mes amis; je vous assure que vous auriez tort de me plaindre : je ne suis pas malheureux. Plus de disproportions que de beauté règnent ici-bas. Je vois seulement ce qui vit dans mon souvenir; je vois donc tout en beau : je suis heureux. »

Paroles non exceptionnelles; on pourra cueillir de ces fleurs ailleurs que dans le parterre des rares intelligences sanctifiées. Elles ne sont point les diplomates de longues attitudes insoutenables, de patiences élégantes pour masquer un désespoir. Comment d'ailleurs pourraient-ils vivre si simplement en désespérés, ceux qui possèdent la lumière intérieure, la plus fulgurante qui soit ? Pour ma part, j'entendrai toujours cette exclamation d'un aveugle de la grande guerre :

« Je n'ai rien perdu au change. Comme mon existence est belle ! On m'offrirait des yeux... j'hésiterais ! »

Or, celui qui me parlait de la sorte, après quinze mois, est un ardent jeune homme, et nul ne frémit davantage à la douceur de vivre.

Et cet autre qui, devant le déploiement de vérités et de certitudes nouvelles pour lui, fut grand poète, un jour, quand il s'écriait :

Jadis j'étais aveugle et maintenant je vois!

Entendez encore cette confession d'un soldat, appartenant à un ordre monastique, il est vrai :

« Vous qui savez le fond de mon âme, vous me croirez, n'est-ce pas? Hé bien, ma cécité, je la bénis : jamais une communion en Dieu n'a été si complète ».

Oui, certes, je vous crois après avoir douté longtemps; et vous m'avez tous convaincu, toi surtout, jeune ami, qui penché, les lèvres ouvertes, sur une coupe désirable et ensoleillée n'a point renié la vie, n'a point blasphémé, conservant la foi vivace en ton amour, toi qui *hésiterais* à reprendre des yeux! Car les yeux, c'est à peine le mirage de la véritable vision. Ton existence n'est point amoindrie : elle est meilleure. Et puis, de cette vision illusoire qui nous charme, il te manque peu de chose, et ce peu de chose, tu le connais. Car tu possèdes sur les aveugles nés une incomparable richesse : tu as vu. Ton suprême regard, tu l'as sacrifié en avant, un matin d'offensive victorieuse. Tu conserveras toujours l'image exacte des couleurs, de la perspective, cette base des arts plastiques qui diminue le volume des objets avec l'éloignement; au son de la voix, tu discerneras

nettement les attitudes et les expressions fugitives. Quand tu toucheras une feuille d'arbre, te souvenant l'avoir vue verte, par réflexe mental, au toucher, tu la verras verte. Et si tu as la sagesse de faire l'éducation de tes souvenirs, de tout garder, de ne rien confier à l'oubli, la seule évocation des plaisirs vécus avec les yeux ramènera en toi des jouissances inaltérées. Enfin, tu emporteras comme un joyau le visage toujours jeune de ta [fiancée — ta prochaine compagne — sans que plus tard, ô mon ami, les atteintes de la vieillesse n'offensent de leur décrépitude ton amour éternel.

Bien des hommes qui ne sont point myopes, mais voyants des deux yeux, pourraient envier ce bonheur insaisissable, car ils poursuivent des chimères. Ils frôlent souvent le bonheur, mais le bonheur leur apparaît si simple, qu'ils ne peuvent croire que c'est lui. Un aveugle ne se laissera pas fasciner par la fantasmagorie passagère et rutilante : *tout bonheur que la main n'atteint pas...* Et comme dit Pascal : « Trop de lumière obscurcit. »

Les aveugles ont donc des raisons sérieuses de joies. Sans vouloir reproduire un parallèle fréquent et forcé, il est par contre des hommes dont l'infirmité n'a pas le don d'émouvoir notre cœur parfois si sensible, les sourds, ces isolés parmi les foules bruyantes, ces emmurés de silence, ces solitaires inquiets, irascibles qui recherchent vainement sur les lèvres d'autrui un son pour tressaillir et n'y

découvrent qu'une amertume sans voix : les sourds sont autrement infortunés, les aveugles ne l'ignorent point.

Que dirons-nous donc, si interrogeant le tréfonds de ces misères terrifiantes, d'en bas un vent de bonheur monte encore flageller notre scepticisme ? Voici une jeune fille sur laquelle s'acharnèrent toutes les insolences du malheur. Sourde, muette, aveugle, Hellen Keller, actuellement institutrice des infants d'Espagne, si je ne m'abuse, s'exprime en ces termes dans son dernier livre intitulé : *The Story of my Life* (New-York, 1903) :

« Beaucoup de gens mesurent leur bonheur d'après la somme de leurs jouissances physiques et de leurs possessions matérielles. S'ils pouvaient atteindre à quelque but invisible qu'ils se sont donné comme horizon, combien ils seraient heureux, pensent-ils. Si ce bien ou cette circonstance viennent à manquer, les voilà misérables ! Si le bonheur devait être mesuré de la sorte, moi qui ne puis entendre ni voir, j'aurais toutes les raisons du monde pour rester cachée dans un coin, les mains jointes, et pour pleurer ! Si au contraire je suis heureuse, en dépit de mes privations, si mon bonheur est si profond qu'il est une croyance, et si raisonné qu'il devient une philosophie de la vie, si en un mot, je suis une optimiste, mon témoignage en faveur du credo de l'optimisme est digne de foi. »

Quelle leçon dans ces lignes ! Bien des aveugles vous diront aussi avec plus de raisons que leurs sens « rescapés » suffisent amplement pour le commerce de la vie ; avec les yeux, ils ont perdu celui qui nuisait le

plus à leur épanouissement intérieur. Et ne pouvions-nous pas alors concevoir que le bonheur de tant d'aveugles affirme bien haut la suprématie des lumières qui viennent de nous-mêmes sur la clarté moins décisive qui se reflète en papillonnant dans nos yeux.

---

## NOTRE DEVOIR

Hé bien! non. Quiconque possède des yeux tient farouchement à ses yeux. Nul ne lâchera cette double proie pour l'ombre. pas même le médecin de Molière qui conseillait d'abolir un œil afin que l'autre s'en portât mieux. Si la vie intérieure décuplée, dira-t-on avec justesse, compense chez quelques aveugles la lumière perdue, pour les autres il ne reste qu'une certitude d'amoindrissement sans retour. Quant à l'affirmation plutôt effrontée qu'au bout de chaque doigt d'aveugle brille un œil « tout à fait équivalent » aux véritables yeux, que l'addition conclut en faveur de la cécité à un appoint considérable de regards, exagération imagée et spécieuse.

Toute vérité se tient entre les extrêmes. S'il est vrai que, par pis-aller, nos sens à la longue se transposent, ils ont cependant chacun de leur temple une porte dérobée où les autres n'entrent pas. Ainsi, pour cueillir dans un rayon de 40 kilomètres les choses de notre planète — car la vue est une relativité : au delà, nous sommes aveugles et l'infiniment lointain nous échappe autant que l'infiniment petit — rien, rien ne remplace les yeux, ces fenêtres sensibles ouvertes sur le monde. Il y a des impressions dans un coucher de soleil en automne que ni l'ambiance,

1 les sons, ni la tiédeur crépusculaire, ni l'odorat des feuilles mortes n'enregistreront jamais. Il est encore dans la nature et dans tout ce qui vit certaines mobilités imperceptibles qu'on ne saurait marquer du doigt. Il est, même dans les formes palpables, des échappements qu'on ne peut bien prendre qu'avec le regard. Insister serait trop cruel. Toutes les compensations ne compenseront point ces pertes-là.

Nous agissons donc avec discernement quand nous nous intéressons au sort des aveugles.

Il ne faudra pas toutefois nous écrier, pleins de commisération superflue : « Ce sont les plus malheureux ! »

Mais nous devons raisonner ainsi : « Ces hommes, nos frères, ont perdu la plus précieuse des facultés, et nous la possédons encore : l'équilibre naturel d'égalité qui doit tous nous régir en est rompu. Pour rétablir cet équilibre dans la mesure de notre puissance, vis-à-vis des aveugles nous sommes débiteurs d'un devoir <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> « The Association for Promoting the General Welfare of the Blind » de Londres, affirme, après une longue enquête, que les aveugles sont à peu près unanimes à dire que la privation de la vue ne les afflige nullement et que c'est à peine s'ils y pensent. (Their deprivation of sight does not distress them in the least. They scarcely spare a thought to the circumstance.) Mais ils s'inquiètent au contraire beaucoup de la pauvreté qui accompagne la perte de la vue. En conséquence, ils ne demandent pas qu'on s'apitoie sur leur infirmité à laquelle ils se sont adaptés, ils demandent seulement qu'on leur enseigne à gagner leur pain. » (Deshumbert, *Morale fondée sur les lois de la nature*, 1915 p. 34).

Cherchons donc à découvrir ce devoir et à l'esquisser aussi sommairement que possible.

Nous avons tous d'abord un devoir en quelque sorte passif, un devoir d'attitude, et ensuite un devoir actif, un devoir de conduite. Il y a enfin pour ceux qui veulent aider à la question générale des aveugles un troisième devoir : s'entendre, se grouper, pour coordonner les efforts.

## LE DEVOIR D'ATTITUDE

a) Le devoir d'attitude auquel il ne faudra jamais faillir, c'est, en présence d'un aveugle, de dominer notre émotion. Certes, elle est extrême, surtout aux premiers contacts; malgré nous, elle déborde, se croit somme toute bienfaisante, ou plutôt se donne cette excuse : mais elle tombe toujours au cœur de l'aveugle sous la forme très lourde de pitié. M. Brieux<sup>1</sup> l'a écrit très justement : « Plaindre n'est pas consoler. »

Si vous tenez à leur éviter un surcroît de souffrance, défiez-vous donc de cette émotion naturelle qui paralyse, égare l'esprit et produit parfois des confusions bien regrettables. Parce que vous êtes près d'un

<sup>1</sup> Tout le monde sait avec quel zèle et quel dévouement l'illustre académicien s'est consacré à la cause des aveugles. Lire son article du *Temps*, 18 octobre 1915 : « Le premier secours moral aux soldats aveugles. »

homme qui ne voit plus, pourquoi l'accabler encore en vous imaginant qu'il ne peut entendre ? Que de fois j'ai eu la démangeaison de dire à des gens : De grâce, ne parlez pas si fort aux aveugles ; vous allez leur donner à penser que vous êtes sourds. » Mes visiteurs n'y prenaient pas garde, dans leur émoi.

Domptez la sensibilité ridicule qui vous empêche encore de regarder un aveugle en face et vous fait détourner la tête. Sauf une minorité infime dont la blessure a labouré le visage en délabrant les yeux, en vérité les soldats aveugles de cette guerre ne sont point laids à voir<sup>1</sup>. Il y a même sur leur face meurtrie comme chez les aveugles-nés, je ne sais quelle sérénité prenante qu'on ne trouve guère sur les autres visages. Si la beauté d'une figure se manifestait seulement par les yeux, à ce compte, où s'appuierait notre admiration des statues antiques, et qui toutes sont aveugles ? Avez-vous assez noté qu'en matière d'art la magie d'expression émane d'abord du relief des plans, de la pureté des lignes, du jeu des muscles surtout ? « Rien ne donne plus d'expression et de vie que le mouvement des mains, dit Lessing ; dans l'émotion en particulier, le visage le plus parlant est sans cela insignifiant. »

Or, toute la détresse expirante du Laocoon, « aussi pathétique que celle des martyrs » (Salomon Reinach), le geste protecteur et plus noble de la Niobé de Flo-

<sup>1</sup> Témoin le *Pro Patria* du statuaire A. Colle, au centre de l'Association Valentin Haüy, rue Duroc, Paris. M. André Dreux a donné à la première page de son livre *Nos Soldats aveugles* une reproduction de ce buste admirable.

rence, la pudeur de la Vénus de Médicis, l'élan du lutteur Borghèse, ne vivent-ils pas partout ailleurs que dans les yeux ? La Vénus de Milo, célèbre et calme ; l'Hermès de Praxitèle, à la grâce sinueuse ; l'Apollon des Thermes à Rome, si troublant ; les têtes de Scopas, passionnées et inassouvies, tous, ne sont-ils pas sans regard ? Les travaux de Duchenne, quant au visage, sont à ce sujet décisifs. Ce n'est pas l'œil qui sourit, pleure, qui menace ou méprise : c'est le muscle peaucier qui, sous l'influence du mouvement passionnel, se contracte. Et l'œil dans son ensemble est si peu mobile que certains yeux de verre, bien maquillés, parfaitement ajustés, donnent l'illusion exacte de la vie, dès qu'un battement des paupières les fait mouvoir.

Regardons sans peur les aveugles : l'outrage fait aux yeux n'altère en rien leur beauté. Et appliquons rigoureusement ce premier devoir d'attitude : commander à ses nerfs, bannir tout geste précipité qui révélerait votre impression, toute parole imprudente qui trahirait un saisissement. Si vous n'étiez pas certains de vous maîtriser en pénétrant dans cette salle claire où des aveugles chantent, n'entrez pas, attendez encore, vous couperiez net leur chanson.

b) Ce n'est pas assez de dominer notre émotion, il faut encore vaincre notre défiance. Qu'on ne s'indigne point de ce mot. Nous nous défions tous de l'aveugle, en ce sens que nous doutons de lui. Après l'avoir plaint, on le juge incapable : c'est l'amoindrir deux fois. Nous consentons volontiers pour lui à des sub-

ventions généreuses, cela va sans dire ; mais le chiffre s'inscrit à notre budget dans la colonne des charités. Hors ce domaine, point d'affaire. Qu'il s'agisse d'une entreprise, d'une simple commande où nous ayons un intérêt quelconque privé, instinctivement, c'est le voyant qui recueille nos préférences : nous sommes persuadés qu'il fera mieux. On aura beau apporter des preuves tangibles sur l'adresse de l'aveugle, sur le fini de son ouvrage, multiplier les exemples et vous persuader enfin, vous ne serez pas convaincu. Il y a quelque chose de plus fort, cette répugnance décourageante contre laquelle toute sécurité s'échouera.

Qu'on me permette de m'expliquer. Frappé depuis longtemps par le nombre grossissant des brossiers aveugles<sup>1</sup> que nous devons pourvoir après cette guerre, je pensais qu'à l'occasion il serait sage de détourner sur d'autres branches et selon leurs aptitudes les nouveaux blessés. Au sujet d'un rapatrié d'Allemagne, ancien modeleur et tailleur de pierre, il me souvint de ce vieil auteur latin qui conta jadis l'histoire touchante d'un potier aveugle de Sicyle. Pourquoi ne pas grossir, par une transposition ici facile, de ce travail qui s'élabore diligemment sous les doigts, la liste des métiers d'aveugles ? Après m'en être ouvert au futur élève, j'eus la simplicité de croire que le premier céramiste venu serait trop heureux de se priver d'un tour pour amorcer l'apprentissage. Je

<sup>1</sup> M. Brioux, dans une circulaire qu'il veut bien m'adresser, s'inspire de préoccupations identiques : « Si 1.000 soldats aveugles fabriquent seulement chacun une douzaine de brosses par jour, la production annuelle sera de 3.600.000 brosses ! »



visitai vainement les faïenceries de ma région. Partout, dès l'entrée, on m'objecta que sans les yeux il était impossible d'aborder ce labeur; que des voyants y suffisaient à peine; qu'on pourrait bien essayer sans doute, un peu plus tard, mais que ce serait du temps perdu. Mon rapatrié fait des brosses.

Commerçants, industriels, grands et petits patrons, tous employeurs, il faut dès ce jour vaincre à l'égard des aveugles votre inconcevable défiance. C'est en tous cas, pour chacun, le second devoir d'attitude. Ne doublez pas la tâche de l'éducateur qui doit se heurter chaque fois déjà au misonéisme des aveugles non adaptés encore. Est-il nécessaire de ressasser que les aveugles ne sont pas si incapables, qu'il suffira de leur enseigner, comme à chacun de nous d'ailleurs, ce qu'on attend de leur bonne volonté?

Car, enfin, dans les trop rares métiers manuels qu'on a eu l'idée de leur inculquer, quelle est donc, à tout prendre, sur nous l'infériorité des aveugles? J'ai beau chercher, je n'en découvre qu'une seule, la lenteur. Ils ne peuvent, cela est incontestable, rivaliser de vitesse avec un voyant. Est-ce à dire que leur ouvrage terminé sera moins irréprochable? L'expérience dément cette assertion. Oui, les aveugles sont lents, à cause de leur difficulté de coordination rapide et de synthèse; car ici, sauf les divinations de l'ambiance, tout doit passer par leur impressionnabilité tactile. Or le toucher draine lentement; il additionne encore quand l'œil, cet Inaudi miraculeux, a depuis longtemps totalisé. Le D<sup>r</sup> André Curtil l'expose d'une

manière saisissante<sup>1</sup> : « Le toucher étale dans le temps et dans l'espace ce que l'œil fait d'un coup ; il n'a pas d'envergure, il sent point par point : il n'est l'organe de la ligne que parce qu'il est celui du point. »

Cette restriction de lenteur admise, rien ne dirimè pour l'aveugle des possibilités d'action plus étendue dans les branches diverses du travail. Il s'agit seulement pour lui d'un désavantage : à nous de n'en pas faire, par notre défiance injustifiée, une déchéance<sup>2</sup>.

Dois-je ajouter qu'on aurait tort d'être si sévère pour le public lorsqu'on voit le législateur succomber lui-même lourdement à pareille faute? Savez-vous bien au moment où j'écris ces lignes, plus d'un siècle après la proclamation d'égalité entre les citoyens, que les aveugles, accouplés pour la circonstance aux sourds-muets, se trouvent au point de vue de l'instruction hors la loi commune? Pour abolir cette anomalie monstrueuse, la Chambre des députés vota, le

<sup>1</sup> Dr André Curtil, *les Aveugles*, Georg, éd. 1913. On trouvera à la fin de ce magnifique poème en prose une précieuse et fort complète bibliographie sur la question des aveugles.

<sup>2</sup> Je n'ai point ici l'intention de faire l'inventaire des métiers actuels d'aveugles jusqu'ici admis comme possibles et enseignés dans nos écoles de rééducation. Il suffit, pour les connaître, de lire les ouvrages de M. Maurice de la Sizeranne, comme *Trente ans d'études et de propagande* ou les *Lettres aux soldats blessés aux yeux*, de M. Brioux. Il y a la brosserie (suprême refuge!), la vannerie, la chaiserie; puis des accordeurs, quelques cordonniers, tonneliers, ajusteurs, masseurs, etc. Il faudrait tendre à diversifier les métiers; à en allonger sans cesse la liste.

22 mars 1910, un projet de loi, dit loi Chautard, qui contient ce savoureux article premier :

ARTICLE PREMIER. — Les établissements nationaux d'enseignement des aveugles et des sourds-muets sont rattachés au ministère de l'Instruction publique.

Ce projet de loi, comme on pouvait ne pas s'y attendre, est cependant resté à l'état de projet. Le Sénat<sup>1</sup>, je ne sais pour quelle cause ou à la suite de quelles interventions, a oublié jusqu'ici de le sanctionner.

Il serait intéressant de prévoir ce qu'il en adviendra après cette guerre; et si, pour avoir laissé leurs yeux sur des champs de bataille à la défense du territoire, de glorieux Français accepteront leur mise au rancart des droits qui sont, à l'égal des devoirs, le patrimoine sacré de chaque citoyen.

## LE DEVOIR DE CONDUITE

Après le devoir d'attitude, nous avons à remplir envers les aveugles un devoir actif, un devoir de conduite : ce devoir, c'est la bonté<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Rapporteur, M. Cazeneuve.

<sup>2</sup> Comme exemple touchant de bonté, je ne puis m'empêcher de citer ce passage emprunté au livre délicieux de M. André Lichtenberger, *Mon petit Trott*.

Trott se promène en voiture sur la Corniche avec

« Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. »

Hélas ! beaucoup parmi nous ont effacé cette empreinte divine. D'aucuns la cachent si astucieusement que leur entourage doit l'ignorer toujours : il est vrai qu'ils déversent de temps à autre et sans compter leur trop-plein d'affection sur le premier venu.

Il semble toutefois que, pour les aveugles, exceptionnellement, il n'est personne qui ne sente couvrir en soi des trésors de tendre bonté.

Alors, m'objecterez-vous, à quoi bon en parler ici ?  
Ce n'est pas votre bonté que je redoute, c'est la

M<sup>me</sup> de Tréau qui est aveugle. La vieille dame interroge l'enfant :

« — Voyez-vous, mon petit Trott, ces grands rochers rouges ?  
On dit qu'ils ressemblent à des champignons. Les voyez-vous ?

— Non, Madame, je ne les vois pas.

— Comment cela ? Est-ce qu'ils sont partis ?

— Je ne sais pas, Madame.

M<sup>me</sup> de Tréau est tout étonnée.

— Et comment faites-vous pour ne pas les voir ?

Trott ne sait que répondre... M<sup>me</sup> de Tréau ne comprend pas encore très bien. La voix de Trott est saccadée, comme s'il faisait un effort, et comme s'il avait un peu envie de pleurer. M<sup>me</sup> de Tréau veut caresser sa joue pour dissiper le petit caprice. Elle rencontre deux poings fermés qui écrasent deux yeux bien clos. Elle retient une exclamation. Elle a compris... »

Le même Trott à cette demande :

— Il doit y avoir une belle vue du côté de la mer ? répond :

— C'est moins beau que le paradis, n'est-ce pas, Madame ?

manière dont vous allez l'exercer. Il y a bien des sortes d'être bon. Il y a d'abord ce sentiment égoïste qui masque l'indéracinable et funeste pitié. Il y a la bonté indifférente qui glisse, la bonté exubérante qui accable, la bonté prévenante qui énerve, la bonté questionneuse à qui l'on souhaiterait d'être muette. Il y a enfin la bonté enveloppante qui emprisonne, comme il y a la bonté intelligente qui développe. Je pourrais citer tel aveugle manchot, au tempérament irritable qui frémit chaque fois de déplaisir lorsqu'on lui annonce l'arrivée de sa mère, à laquelle il a cependant voué un culte touchant : il sait trop que, tant qu'elle sera là, un enfant au maillot jouirait de plus de liberté d'action qu'elle ne se résoudra par ses caresses maternelles à lui en laisser.

Il n'est pas si oiseux de désigner par conséquent les rameaux qu'on devra de préférence cueillir pour les aveugles<sup>1</sup> sur l'arbre précieux de bonté.

a) Quiconque, dans sa vie, a assumé cette terrible mission : avertir un blessé aux yeux qu'il ne verra plus désormais — comprend ce que doit improviser en prudence, en douceur, en délicatesse, en fraternité, en amour, ce mot effarant de bonté. Chaque fois j'ai compris davantage combien le D<sup>r</sup> Dubois, illustration

<sup>1</sup> Par aveugles, j'entends surtout ceux près desquels je vis, les aveugles de guerre. Comme cette particule qui les distingue tombera sans doute rapidement la guerre terminée, nous n'aurons donc en fin de compte qu'une sorte d'aveugles. Il faut espérer que l'aveugle civil bénéficiera de l'attention qu'on aura portée à l'aveugle soldat.

médicale de la Suisse qui confessa tant de misères humaines, avait raison de confier au cours d'une conversation rapportée dans un livre récent<sup>1</sup> : « Si j'avais une statue à élever, je l'élèverais à la Bonté. »

Qu'allez-vous répondre à cet homme sans yeux qui, la bouche angoissée, la parole haletante, suppliera : « J'ai un doute, je crois que l'on me cache quelque chose, je pense que mon bandeau provisoire restera longtemps, très longtemps... peut-être... Je suis courageux. Vous savez, vous. En vous, j'ai confiance. Vous me devez la vérité. Dites-moi la vérité. » Qu'allez-vous répondre à cet homme<sup>2</sup> ?

Mais, la plupart du temps, vous n'aurez plus à remplir une aussi lourde tâche. D'autres s'en seront chargés; bref, votre aveugle saura. Il aura doublé

<sup>1</sup> Cf. Léon Chainé, *les Catholiques français et leurs difficultés actuelles*, huitième mille, Paris, Storck, 1904, p. 364.

<sup>2</sup> Beaucoup de soldats atteints aux yeux ont reçu du même coup des blessures qui interdisent leur transport rapide à l'arrière. Ils sont donc hospitalisés dans les villes du front pour quelques jours et parfois pendant plusieurs semaines. Dans ces hôpitaux encombrés, où l'on se sent trop proche de la zone de combat, l'aveugle isolé, en butte à la pitié malencontreuse ou à la bonté ignorante, subit une véritable torture.

La guerre sera longue encore. Il faudrait créer au front pour les aveugles un service moral. Avec les innombrables renseignements qu'il transmet chaque jour au quartier général, chaque secteur de front signalerait ses aveugles. Une personne désignée, parmi deux ou trois compétentes, ayant un permis de circulation, apporterait sur place au blessé les paroles de cœur et de confiance absolue qu'il faut dire et lui démontrerait, par quelques expériences faciles et immédiatement tentées, que sa vie n'est point perdue, mais peut être renouée encore, utile et féconde.

cette phase très courte, si périlleuse où l'on oscille tragiquement entre le désespoir et la résignation<sup>1</sup>. Il aura opté pour la résignation, des actes provoqués lui ayant fourni la preuve que sa vie n'était point perdue. Et bientôt la résignation elle-même tombera sous la joie, cette chaude « lumière du cœur<sup>2</sup> ».

Aussi, comme on le fait trop souvent, ne grandissez pas pour votre blessé, en lui en parlant sans cesse, le regret de ses yeux perdus : à mesure qu'il prend des habitudes d'aveugle, de lui-même, il les oubliera. Si, dans les commencements, il en plaisantait devant vous, s'il s'écrie par exemple : « C'est curieux, je ne vois rien aujourd'hui ! » ne le suivez pas sur ce dur chemin : il n'y a qu'une forte douleur pour crâner ainsi. On ne devise pas de santé dans la chambre où se raidit un mort. De tels sujets sont épineux. En le raccrochant au sens que nous préférons et qui ne peut plus lui servir, on contrarierait seulement chez le nouvel aveugle l'éducation de ses autres sens.

Tout le monde admettra encore, sans qu'il soit besoin d'insister, quelle injure à la bonté on consom-

1

POLYPHÈME (aveugle)

Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce...

Adieu, ma vie... adieu tout ce qui me fut cher!

LYCAS

Où faut-il te mener, grand ami?

POLYPHÈME

Vers la mer.

(SAMAIN, *Polyphème*, scène dernière.)

<sup>2</sup> J'emprunte cette expression au titre même d'un ouvrage de mon ami, M. Joseph Serre, le délicat poète lyonnais. J. Serre, *la Lumière du cœur*, Paris, Vitte, 1909.

merait en se lamentant devant un aveugle, en pleurant, en lui répétant qu'il est bien malheureux, alors qu'il l'est en réalité déjà moins : mais à force de l'entendre redire, peut-être finirait-il par le croire tout à fait.

Un jour, en compagnie d'un soldat et tandis que je lui signalais le caniveau d'un trottoir, une femme s'écria bien haut :

« Ah ! mon Dieu, mais il est aveugle !

— Oui, Madame, je le sais », se contenta de répondre l'autre.

Il en souffrit, car ce n'est pas l'infortune qui abat, mais la conscience d'une infériorité amoindrisante et exceptionnelle. Si, par un cataclysme, tous les hommes devenaient aveugles soudain, ils n'en éprouveraient, le premier moment passé, nulle gêne, se sentant chacun à part l'égal de tous. Nous acceptons facilement notre malheur, si le fléau qui verse notre maison, ravage la contrée entière.

Mais qu'un moyen inconnu fut offert demain à quelques individualités choisies de grandir leur vision au point de percer à l'horizon de la plaine des montagnes, et derrière elles, à l'extrémité de nouvelles plaines d'autres montagnes encore, à l'infini, combien vite nous désolerions-nous tous sur la portée misérable de nos regards ! Le malheur de l'aveugle, c'est justement de vivre dans un monde à la vision moins obscure.

Donc, il ne faut jamais infliger à l'aveugle la pensée de cette supériorité. Affectons même, afin de fortifier sa propre confiance, de le traiter à l'égal

de ceux qui ont la joie d'étendre sur les êtres et les choses baignés de lumière la royauté de leurs regards.

b) Il n'en faudrait pas déduire que nous irons l'abandonner complètement à lui-même<sup>1</sup> : au contraire, c'est un devoir de veiller jalousement sur lui ; l'obstacle immobile et l'obstacle trop rapide le guettent.

Mais le mal serait pire si votre garde vigilante devenait encombrante ou tortionnaire. Surveillez de loin. C'est peut-être parce que les aveugles sentent peser sur eux cette nécessité d'une dépendance, d'un esclavage, qu'ils professent pour la liberté une telle passion. Témoins, ceux de nos écoles professionnelles, soumis aux règlements tempérés, mais indispensables : comme ils tiennent jalousement à leurs sorties du jeudi et du dimanche, infiniment plus que les voyants ! C'est qu'ils sont un peu comme ces vieilles douairières qui se rajeunissaient vers quarante ans et ont maintenant la coquetterie de leur grand âge. Ils ont, eux, la coquetterie de leur pouvoir d'agir ; ils pensent que les voyants, dans une situation analogue, seraient certainement moins habiles. Tout ce qui favorise leur émancipation les réjouit. L'un d'eux, à qui je remettais une de ces montres en relief si précieuses qui permettent de « voir » l'heure au

<sup>1</sup> Les animaux nous donnent l'exemple. Darwin cite le cas de corneilles qui nourrissent deux ou trois de leurs compagnes privées de la vue, et d'un pélican complètement aveugle, qui était cependant gros et gras, grâce aux soins dévoués de ses semblables. (Deshumbert.)

toucher, me remerciait en ces termes : « Vous me donnez la liberté ». Liberté, le mot revient sans cesse à leurs lèvres et toute contrainte les rendrait très malheureux.

c) Il y a des gens fort rigides sur ces questions de discipline, avec d'autant plus de désinvolture qu'ils n'y sont pas eux-mêmes soumis : cela dénote une documentation superficielle sur la psychologie de l'aveugle. S'ils étaient les victimes de la quasi-stagnation ou du moins de cette éternelle lenteur que traîne après elle la cécité, ils éviteraient un tel contre-sens. C'est avant tout un problème de simple hygiène morale et physique<sup>1</sup> que de tarir autant que possible aux aveugles l'immobilité déprimante. On ne saurait trop recommander les fréquentes promenades au bras d'un clairvoyant débrouillard : non pas de ces flâneries traînantes qui font somnoler, mais de la marche diversifiée et souvent accélérée pour fouetter l'organisme et vivifier les poumons. Un jeune homme, aveugle ou voyant, possède un surcroît de forces qu'il faut dilapider par des exercices sains.

<sup>1</sup> Je n'aborde pas ici la question purement médicale à laquelle je suis étranger. Il conviendra de surveiller de très près ceux dont les yeux n'ont pas été énucléés. Le chef éminent du Centre ophtalmologique de Lyon, M. le professeur Rollet, a réalisé parfois ce miracle de rendre la vue à un aveugle qui n'espérait plus.

Sur les conditions générales et capacités des aveugles, on lira avec profit la lumineuse brochure de M. le professeur Truc, intitulée : *Soldats aveugles, Aveugles de guerre*, Montpellier, 1916, 5<sup>e</sup> édition.

A la grande école de Reuilly, les aveugles s'adonnent à l'escrime avec succès et grand profit. J'ai essayé l'an dernier de quelques agrès de gymnastique, mais j'avoue n'avoir recruté que peu d'amateurs. Au contraire, plusieurs aveugles, dont un ne savait pas nager, ont consenti cet été à m'accompagner à la piscine, affirmant par leurs ébats, la première minute d'hésitation vaincue, qu'il est vraiment possible, sans y voir, de se livrer à ce sport excellent. De même, un aveugle pourra saisir les avirons d'un canot à coulisse, pourvu qu'il y ait un voyant à la barre. Loin du péril, l'aveugle recueille ainsi des impressions de vitesse, qui, par réflexe, fortifient son sang-froid et sa décision.

L'essentiel, c'est de varier ses mouvements. Afin que la canne ne devienne pas le fatal prolongement du bras, supprimez la canne de temps à autre et lui substituez quelque badine souple plus courte et légère. Dans l'intérieur de la maison, pas même de badine.

Il faut s'ingénier surtout à découvrir des jeux, non pas les jeux d'immobilité, tels les cartes, les échecs, dont les aveugles se servent aisément. Je vise les jeux à activité physique, modérée ou forcée.

En voici un qui donne d'excellents résultats.

C'est un grand rectangle de bois mesurant environ 1 m. 50  $\times$  1 mètre que l'on dresse incliné à la manière d'un chevalet de peinture. L'intérieur est divisé en petits rectangles égaux, fermés chacun derrière le jeu par une pochette d'étoffe qui recueillera la balle. A l'entrée de chaque case pendent des petits

tuyaux de cuivre dont la résonance, savamment graduée, va, comme une onde qui se propage, en diminuant du centre du jeu à la périphérie.<sup>1</sup> Quand, placé à distance, l'aveugle lancera une balle légère, au son des tubes heurtés en passant, il saura très bien dans quelle case la balle s'est gîtée. Avant d'engager une partie, il suffira de donner aux différentes cases de ce jeu de tonneau harmonique une valeur conventionnelle, d'après les sons, celle du centre représentant la plus forte. J'ajoute qu'une clochette placée sous le jeu exactement au centre et reliée au joueur par une longue ficelle, lui indiquera au son et de loin la direction rapprochée du jeu. Ce jeu qui n'existe nulle part<sup>1</sup> et que l'on devrait répandre partout, me fut offert par son inventeur dès l'arrivée de nos premiers soldats blessés aux yeux ; il est dû à un Lyonnais, M. Chantre, qui s'est consacré à la cause des aveugles depuis vingt ans et dont l'extrême modestie me pardonnera de rendre ici un bien juste hommage de reconnaissance à son ingéniosité et à son dévouement.

Donc, voici un jeu qui utilise l'oreille, à défaut des yeux. Et l'ambiance ?

J'ai organisé plusieurs fois avec des aveugles et avec des voyants de force moyenne des parties sérieuses de quilles : les aveugles prenaient toujours un rang très honorable, sans autre précision que celle donnée par le sens d'ambiance, il faut bien

<sup>1</sup> Tout menuisier habile, doublé d'un instrumentiste raisonnable, peut reproduire ce jeu pour une centaine de francs.

l'admettre. Le tir était à peine rectifié par l'indication : trop à droite ou trop à gauche. Essayez en fermant les yeux de jouer à l'aide de ce seul guide : je doute fort qu'il vous permette de réaliser des prouesses<sup>1</sup>.

L'aveugle est sevré des mouvements violents ou rapides au milieu desquels les jeunes hommes s'ébrouent et se plaisent à dépenser leur vigueur. Accouplez donc deux bicyclettes et confiez à un voyant la direction de cette voiturette d'un nouveau genre. En selle à l'autre place, l'aveugle pourra pédaler à loisir aussi vite qu'il voudra et sans danger sur les grandes routes. Il faut, par contre, absolument déconseiller d'entourcher, même sur une esplanade, une bicyclette ordinaire, comme le fit, heureusement sans dommage, un de nos élèves, naguère. On se déplace beaucoup trop rapidement pour que le sens d'ambiance puisse le moins du monde agir : tôt ou tard, un accident est inévitable.

Aménageons enfin des jeux de course avec concours. Le long d'une allée de 100 mètres, très large, point caillouteuse et sablée, tendons à une hauteur de 2 m. 50 et à 3 m. 50 d'écart, deux solides fils de fer. Suspendons à ces fils deux petits trolleys mobiles que chaque concurrent tiendra pour se guider. Alignés

<sup>1</sup> Le jeu de Colin-Maillard, auquel on songera immédiatement, aurait une curieuse origine. Colin, guerrier du pays de Liège, avait pris le surnom de Maillard, parce que, dans les batailles, il se servait d'un maillet. Dans un combat contre un comte de Louvain, sous Robert le Pieux, Colin eut les deux yeux crevés, mais continua néanmoins de se battre.

convenablement, au signal, ils pourront se lancer, le trolley en main. Quelques mètres avant l'arrivée, le trolley heurtera une cloche. Cela veut dire : arrêtez-vous. Et si votre cloche a tinté la première : vous êtes vainqueur. Cela surtout aura donné à des muscles trop en repos un exercice salulaire.

Inventer sans cesse de nouveaux moyens de mouvements et d'action, c'est une des formes de la bonté que vous pourrez utilement dépenser pour les aveugles.

d) Mais après avoir assuré la verdeur du corps, il faudra songer à la santé de l'esprit : instruire les aveugles tout en maintenant leur culture acquise.

Je ne frôlerai pas ici la question des jeunes aveugles, car elle m'est étrangère aussi bien que celle des jeunes sourds. L'Etat, l'initiative privée se sont certainement occupés d'eux, au mieux de leur intérêt. Néanmoins, quand, par fortune, on les voit passer en longues théories, vêtus de blouses pareilles, l'air effaré et anormal, non adaptés au monde moderne qui les a vus naître, comme s'ils dégringolaient d'une lointaine planète, on éprouve un étrange malaise ; nous ne pouvons alors nous défendre de penser que d'autres efforts porteraient peut-être des fruits différents et meilleurs.

Quant aux adultes, et notamment les soldats atteints aux yeux, il faut les instruire : il faut renouer au plus vite la chaîne brisée sur les champs de bataille.

Qu'ils gardent d'abord la somme de leurs connais

sances assimilées, s'ils ont vu : c'est un trésor que grappillerait l'oubli. Le « guide-main » par un court exercice de chaque jour, telle la rédaction d'une lettre, leur conservera l'écriture dont tout le monde fait usage. Qu'ils cultivent en toute chose la « mémoire du souvenir ». Il faudra les y aider, les y encourager s'ils venaient à défaillir.

Puis ils apprendront. Ils apprendront à lire et à écrire par le système Braille<sup>1</sup> qui permet, au moyen des combinaisons de six points en relief de retrouver tout l'alphabet, toute la ponctuation, toute la gamme des chiffres, même l'annotation musicale ! Au toucher, le mot se dégagera donc du point, cette cellule vivante et embryonnaire de la ligne : et la phrase jaillira *quand même* des « livres blancs ». Si l'écriture avec une tablette et un poinçon lui semblait s'essouffler à la suite de sa pensée hâtive, l'aveugle n'aurait qu'à se servir de la machine anglaise à écrire en braille, dite Stainsby-Wayne, et mieux encore de la merveilleuse machine que l'on fabrique et dont on fait usage à Lausanne. Pour correspondre avec des voyants, il saura d'ailleurs la dactylographie ordinaire, et très vite, en moins d'une semaine quelquefois, j'en ai fait l'expérience avec des soldats.

Tel est l'outillage sommaire de l'intellectuel aveugle, car la perte de la vue n'a point rétréci pour lui le champ des idées, loin de là. Milton aveugle dictait le

<sup>1</sup> Ce système, admis dans le monde entier, fut imaginé par un Français aveugle, Louis Braille, en 1826. Lire l'explication détaillée de ce système dans la brochure du commandant Barazer, *Conseils aux personnes qui ont perdu la vue*.

*Paradis Perdu*. On cite des aveugles professeurs de langues, avocats, historiens : Augustin Thierry, William Prescott; prédicateurs : Mgr de Ségur, l'abbé Dufresne. On sait qu'Henri Fawcett, frappé de cécité à l'âge de vingt-cinq ans, fut longtemps membre de la Chambre des Communes et deux fois ministre des Postes de la Grande-Bretagne. Penjon n'était-il pas professeur de mathématiques au lycée d'Angers? Saunderson, le célèbre mathématicien anglais, fut aveugle de naissance. M. Villet est professeur de littérature française à la Faculté de Caen et récemment à Lyon, un jeune avocat qui consacre aux autres aveugles sa généreuse activité, M. Marcel Bloch<sup>1</sup>, enlevait brillamment son doctorat en droit.

Si nous entrons dans le domaine des beaux-arts, nous découvrons que les aveugles n'en sont point tellement exclus. Sans doute, ils sont inaptes à goûter une peinture ou l'agencement délicat d'un home<sup>2</sup>. Mais ils retirent de la lecture ou de l'art d'écrire toutes les satisfactions esthétiques de l'esprit. « La force figurative, a dit Villemain, celle qui peint par le son, est restée la force et la vie de tout langage humain ; et l'esprit de l'homme n'y renonce jamais. »

<sup>1</sup> On lira avec fruit son intéressant article sur les soldats aveugles (*Mercur de France*, septembre 1916).

<sup>2</sup> Ils n'en sont pas moins attendris par la beauté qui se dégage de l'ambiance d'un frais visage, témoin l'Aveugle d'André Chénier :

Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;  
Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.  
 Vos visages sont doux, car douce est votre voix.  
 Qu'aimable est la vertu que la grâce environne!

Certains même y éprouvent d'indicibles jouissances ; et comme le musicien entend l'orchestre en parcourant une partition, il leur suffit de lire une phrase pour en vivre toute l'harmonie. Les impressions que nous a livrées M. de la Sizeranne dans ses ouvrages sont l'œuvre sentie d'un très grand artiste. Toujours parmi nos contemporains, M<sup>me</sup> Bertha Galeron de Calonne, pour laquelle la privation de l'ouïe est venue s'ajouter à celle de la vue publiâ, il y a quelques années, un recueil magistral de poèmes : *Dans ma nuit*, couronné par l'Académie Française.

Mais c'est dans la musique instrumentale que les aveugles se sont révélés de prodigieux artistes ; et la liste serait longue de ceux qui se sont fait justement applaudir dans nos grands concerts.

Faut-il rappeler que, dans la sculpture même, ce « plus immatériel des arts », comme on l'a exprimé par un paradoxe très profond, les aveugles peuvent s'enorgueillir d'un statuaire animalier vigoureux, Louis Vidal, mort en 1892 ? Bien des gens ont admiré son *Lion*, œuvre capitale, sans se douter que l'artiste était aveugle.

Bref, où que nous jetions les yeux, nous voyons les aveugles parfaitement aptes à tracer avec succès leur sillon dans les différentes voies de l'activité humaine. La plupart semblent avoir pris pour ligne de conduite ce conseil de Wagner dans son beau livre *Jeunesse* : « Devenir ce que nous sommes capables de devenir, voilà le but de la vie. Voilà notre part, le reste n'est pas à nous. »

Si, il est à nous, voyants, du moins lorsqu'il s'agit de mêler de plus en plus les aveugles à la vie courante et au progrès commun.

Foin de ces utopistes qui rêvent encore d'une cité d'aveugles ! Il a vécu le temps où l'aveugle, honni comme un pestiféré qui offenserait la terre, devait implorer en secours le regard du paralytique. La cité de l'aveugle d'aujourd'hui, c'est la cité de tout le monde. Il n'embarrasse plus comme jadis notre civilisation : il en fait partie. « Quand on n'aime la liberté que pour soi, disait Jules Simon, on ne l'aime pas, on n'est même pas digne de la comprendre. » Or nous sommes à notre époque trop affamés de liberté pour ne pas la vouloir aussi complète que possible chez ceux qui nous entourent, moins gâtés par le sort. Hé bien, les instruire, c'est leur donner de la liberté.

Instruisons donc les aveugles à l'égal des autres hommes. Et si, par la faute de leur infirmité peut-être, cette instruction nous semble plus malaisée parfois, que ces paroles de saint Paul nous soutiennent dans notre labeur : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité (il entendait la bonté), je ne suis qu'un airain qui résonne et une cymbale qui retentit. »

e) Et c'est pourquoi tout notre devoir de conduite à l'égard des aveugles se résume, comme je l'ai dit, en un commandement de bonté.

Si l'homme est pourvu d'un organisme de chair et

d'une intelligence, avant tout, il possède un cœur; dans l'incertitude de ses destinées, l'horreur de la solitude le rejette vers ses semblables pour vivre en communion constante avec eux dans une sorte de refuge.

L'aveugle n'échappe point à cette loi. Lui aussi possède un cœur gourmand de caresses. Ne le délaissons pas : s'il y avait ici du vide, il faudrait aussitôt le peupler.

Il semblera même à qui sait les arcanes d'un cœur d'aveugle que pour lui les souffles se font plus troublants, les voix plus prenantes, et plus précis le désir. Les yeux ne sont plus là pour abattre ou rectifier les égarements de l'imagination : les aveugles suivent follement cette maîtresse volage pour recueillir trop souvent les désillusions les plus amères. Et désorientés, dans leur souffrance, ils tendent des mains avides vers l'inconnu sentimental. « Aussi longtemps que la vie lui criera douleur, a dit Emile Ollivier, l'homme cherchera quelqu'un qui lui réponde consolation. »

C'est ici qu'il faudra surtout l'aider, avec adresse, en tenant compte de sa susceptibilité accrue par son émoi. Il faudra prendre garde : le monde est sillonné de puissances et de convoitises malsaines. Et quelle navrance si l'aveugle qui vous est cher devenait la proie d'une affection intéressée ou servait de machine obscure à produire, sous prétexte de bienfaisance, à l'usage d'un exploiteur infâme !

Pour éviter ces mainmises étrangères, mettez sans retard dans sa main tendue la main d'une femme généreuse de condition égale. De telles femmes ne

manquent pas chez nous : et la femme, à condition qu'elle ait encore de l'ordre et de la santé, sera le sauveur. En vain vous étiez-vous promis de consacrer désormais le meilleur de votre existence au blessé chéri, votre fils, votre frère, votre parent. Vous n'êtes pas immortels ; ascendants, vous devez en toute logique partir les premiers ; sœurs, parents, amis, l'appel d'un foyer différent et fécond se fera entendre pour vous, s'il ne vous a pas sollicités déjà : vous regretteriez pour un devoir de plus en plus lourd, de n'y pas répondre. Repliez de suite votre aveugle sur la famille. « On n'est heureux qu'avec une bonne femme, » affirmait Bernardin de Saint-Pierre. Persuadez-le de cette vérité ; cherchez-lui une bonne femme et qu'avec elle, obéissant à la loi suprême, il construise son nid.

L'homme a toujours besoin de caresse et d'amour.

(A. DE VIGNY).

D'ailleurs, en lui donnant une femme, vous lui évitez le contact des femmes. Sauf celle qui doit être sa compagne, la présence des autres ne paraît pas indispensable autour de lui<sup>1</sup>. Certes, il en est d'admirables de dévouement quotidien et de délicatesse<sup>2</sup> ; e devrais-je en chercher qu'il me suffirait de regarder

<sup>1</sup> C'est l'opinion de M. Brioux. Cf. sa brochure : *Note pour les Directeurs des Ecoles de rééducation professionnelle*, 1916.

<sup>2</sup> Comme Sœur Théoneste, de la Clinique militaire des Quinze-Vingts, à qui M. Justin Godart, le si actif et si dévoué sous-secrétaire d'Etat, remit l'autre jour la Médaille des épidémies.

près de moi cette pléiade exquise, qui depuis le début de la longue guerre s'est montrée si profondément animée des vertus modestes et rayonnantes du devoir. Mais dans nos hôpitaux, combien n'en est-il pas à qui l'on pourrait glisser ce conseil plein d'humour d'une carte postale anglaise : « Maman est à l'ambulance, clame un marmot barbouillé en pleurant; et moi je meurs de faim ! »

Près des aveugles surtout, certaines femmes sont particulièrement indésirables : celles qui, papillonnantes, les enfument de paroles par bouffées, et s'échappent, contentes, n'écoulant pas même à demi la réponse; puis les femmes nerveuses. Les aveugles sont en général assez nerveux déjà et c'est une loi connue que les semblables ont peu d'attrance.

L'union par le mariage ne présentera aucun de ces inconvénients. Marions donc nos aveugles qui d'ailleurs n'y sont point rebelles. A condition d'user de prudence extrême, c'est le plus sûr moyen, j'en demeure persuadé, de prolonger leur bonheur pour le reste de leur vie.

## **LE DEVOIR D'UNION**

Tout ce qui précède s'applique aux personnes destinées à vivre avec un aveugle.

Mais bien des gens, sans être astreints à pareille mission, sont attirés par ce qu'il y a d'émouvant dans la situation d'un homme qui ne peut plus voir, et embrassant d'un coup d'œil de pensée tous les aveu-

gles se demandent s'il n'est pas des moyens de les aider indistinctement d'une façon efficace.

Depuis cette guerre surtout, depuis que des soldats sont atteints aux yeux, il semble que le public vienne de découvrir soudain l'existence d'une question des aveugles. Mais, en même temps, il témoigne sur ce sujet, jusque dans les classes cultivées, d'une ignorance profonde. Chaque jour amène des constatations qui ne manquent pas quelquefois de saveur. Un monsieur fort distingué n'offrait-il pas l'autre mois une somme rondelette pour secourir les aveugles, tout en soumettant en post-scriptum, cette proposition étonnante : « Il me vient une idée. Ne pourrait-on pas inventer pour les aveugles une écriture, quelque chose comme l'écriture Morse, mais avec des points en relief, des gros et des petits?... » On croit rêver. Ce monsieur, avant de commettre pareille trouvaille, pouvait bien se documenter un peu. Il eût appris que « son idée » arrive cent ans trop tard, que Braille a déjà inventé « son » écriture.

Divers comités étrangers qu'on ne saurait taxer d'une telle insuffisance paraissent aussi fort oublieux du passé et trop enclins à supposer qu'ils importent chez nous du neuf et vont planter en terrain vierge. Ce sont des exagérations contre lesquelles on a le droit de s'élever vivement; car elles dépassent les limites permises de l'émulation dans le bien. Il faut en toute impartialité et justice rendre hommage aux précurseurs : c'est déjà très beau de continuer et élargir leur œuvre.

Sans remonter jusqu'à saint Louis qui, en 1260,

installa l'hospice des Quinze-Vingts en faveur d'une confrérie de pauvres aveugles, c'est bien en France que des esprits d'élite ont ouvert le chemin lumineux dans la nuit appesantie depuis des siècles sur tant de malheureux. Valentin Haüy, dès 1784, fondait à Paris une maison qui devint ensuite l'Institution Nationale des Jeunes Aveugles. Le premier, il eut l'idée du travail matériel<sup>1</sup>. Louis Braille, né en 1809, découvrit le système de lecture en relief avec des points, et universellement adopté depuis. M. Maurice de la Sizeranne fut de nos jours un organisateur incomparable dans son assistance par parrainage<sup>2</sup>. Cette trinité d'hommes a bien mérité des hommes. Ils sont les phares de la mer ténébreuse où depuis des générations selamentaient les aveugles en désespérés. Mais le pied d'un phare est sombre, dit le proverbe japonais : c'est peut-être pour cette raison ou parce qu'ils furent des modestes, volontairement effacés, qu'on oublie si souvent de glorifier leur grande œuvre.

Si ces devanciers ont fait beaucoup, d'autres sont venus, chacun chassant un peu d'ombre. Ne dois-je pas citer le grand nom de M. Vallery-Radot, qui évoque un autre nom si précieux pour l'humanité entière<sup>3</sup>?

<sup>1</sup> On a de lui : *Essai sur l'éducation des aveugles*, 1786.

<sup>2</sup> Il fonda à cet effet l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc. Sur l'effort de cette association et ses résultats, lire *les Débats* du 7 octobre 1916.

<sup>3</sup> Lire son ouvrage : *M. Pasteur : Histoire d'un savant par un ignorant* (1884).

Tout le monde sait encore avec quelle autorité M. Vaughan<sup>1</sup> a réorganisé les Quinze-Vingts. Mais personne n'ignorera bientôt le système d'imprimerie qu'il a récemment inventé et par lequel, même des personnes ignorant le braille, peuvent composer en braille des livres d'aveugles<sup>2</sup>. Depuis cette découverte plusieurs imprimeries se sont créées en France.

Il y en a une à Reuilly, dirigée par M. Guy du Costal; une autre au Mans, et à l'heure où j'écris ces lignes, celle de M. Desdevises du Désert, l'éminent professeur de la Faculté de Clermont<sup>3</sup> doit fonctionner dans cette ville. L'imprimerie de Miss Getty, « la Roue », intercalle même des planches dans ses éditions, à l'exemple des publications pour aveugles d'Angleterre. A Lyon, le distingué bibliothécaire de la Ville, M. Cantinelli, a déjà mis en circulation une série d'ouvrages fort délicatement choisis. Toutes ces imprimeries échangent leurs productions et constituent des fonds de bibliothèques<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Lire son livre : *la Rééducation professionnelle des soldats aveugles*.

<sup>2</sup> Une personne au courant du braille suffit pour les corrections. L'Association V. Haüy a déjà accompli dans cette voie une œuvre considérable; elle a réuni 40.000 volumes, la plupart écrits patiemment au poinçon, avec lesquels elle alimente à Paris plusieurs bibliothèques municipales.

<sup>3</sup> Lire son intéressante brochure : *Pour la maison de rééducation des aveugles de la guerre à Montferrand*, dont il est le directeur.

<sup>4</sup> Celle que j'ai fondée à Caluire a pris pour marque distinctive un flambeau. Elle fonctionne sans arrêt dans un local obligeamment offert par notre municipalité (104, Grande-Rue, à Caluire, Rhône), avec le concours effectif par roulement de

M. Edouard Herriot, sénateur, maire de Lyon, qui prit de si nobles initiatives et créa la grande Oeuvre des Mutilés, ne pouvait rester insensible au sort de ceux qui ne voient plus. Sous l'égide de l'Union Sacrée, il groupait naguère les bonnes volontés à l'effet de multiplier les bibliothèques d'aveugles<sup>1</sup>.

Car c'est là que réside le point capital du problème : coordonner les efforts qui surgissent en tenant compte de ce qui a été fait, lier le passé avec l'avenir à travers le présent.

Eh bien ! il faut avoir le courage de le dire : il semble ici, comme en d'autres domaines, hélas ! que ce problème ait revêtu toutes les difficultés d'un nœud gordien.

Est-il donc plus facile de repousser l'envahisseur que d'organiser entre Français, en dehors de toute arrière-pensée confessionnelle un centre de direction autour duquel rayonneraient les coopérations qui ne manquent pas dans ce pays ?

Cela ne vaudrait-il pas mieux que de gaspiller ses forces et aller au hasard chacun de son côté ?

Nos écoles vivraient en intelligence parfaite ; nous ne serions plus obligés dans nos imprimeries, notamment avant de tirer un ouvrage, de faire notre tour

trente personnes, collaboratrices intelligentes et assidues, ou tout jeunes gens qui y sacrifient leurs loisirs d'écoliers.

<sup>1</sup> Lire son article du *Journal* (collection d'août 1916). Toutefois, il ne faudrait pas en exagérer le nombre ; de même que les écoles professionnelles, elles sont dès à présent suffisantes. Le mieux qu'on puisse faire, c'est d'assurer leur existence en les subventionnant par des dons, car le papier, depuis la guerre, nul ne l'ignore, atteint des prix extravagants.

du monde en 80 jours pour savoir s'il n'existe pas déjà quelque part. Nous ne soupçonnerions plus personne de bienfaisance jalouse, nous ne prêterions plus l'oreille à des sous-entendus regrettables; nous ne verrions plus surtout d'accaparements d'outillage dans ces rivalités nouvelles pour le bien.

« Si vous saviez comme c'est difficile! me dit-on de tous côtés chaque fois que je pose avec tristesse ces questions. Moi, je suis tout disposé et je ne demande pas mieux. »

Alors, moi, je me crois autorisé à demander à tous :

De vos mains jointes par une étreinte sincère, soldats de la bonté, groupez-vous. N'éparpillez pas au ciel votre poussière d'or, mais dans un creuset commun que soit purifié le lingot le plus merveilleux. S'il y eut parmi vous des heurts, cassons les angles; des disputes, elles sont finies. Nous sommes les artisans d'un œuvre identique; assez pénétrants pour apprécier nos réciproques valeurs, nous ne visons, n'est-il pas vrai, ni aux titres, ni à la mise en vedette de nos personnalités. Toute noblesse a l'effroi des réclames vulgaires qui germent en marge du bien.

Certes le geai se pare des plumes du paon et, d'ordinaire, les hommes se plaisent à récolter les semailles d'autrui : il y a des activités frelonnantes dont la vertu est de s'épandre de-ci, de-là, et non sans grâce : tous, nous l'avons, à notre dommage, plus ou moins éprouvé depuis cette guerre. Que se blottissent nos désenchantements sous l'aile de la charité : pour

l'œuvre, consentons à vingt blessures avant d'en commettre une seule. Qui pourrait oublier cette parole divine, peut-être enseignée jadis à nos cœurs délicats d'enfants : Aimez-vous les uns les autres !

Hommes de bonne volonté, consultez-vous donc, réunissez-vous, éteignez toutes rancunes. Essayez de vous entendre : cela sera facile, nous parlons tous français. Et pour les aveugles, puisqu'il s'agit d'eux, allumez le soleil, même si vous ne devez pas tenir de vos propres mains le généreux flambeau.

Tour-Ali, novembre 1916.



## INDEX DES NOMS CITÉS

---

- Barazer (C<sup>t</sup>), 43.  
Bloch (Marcel), 44.  
Bossuet, 32.  
Braille (Louis), 43, 50, 51.  
Briex (Eugène), 28, 30, 48.  
Cantinelli, 52.  
Cazeneuve, 31.  
Chaine (Léon), 34.  
Chantre, 40.  
Chautard, 31.  
Chénier (A.), 44.  
Colin-Maillard, 41.  
Colle (A.), 26.  
Curtil (D<sup>r</sup> A.), 29, 30.  
Darwin, 37.  
Desdevises du Désert, 52.  
Deshumbert, 24, 37.  
Dreux (André), 26.  
Dubois (professeur), 33.  
Duchenne, 27.  
Du Costal (Guy), 52.  
Dufresne (abbé), 44.  
Fawcett (Henri), 44.  
Galeron de Calonne (M<sup>me</sup>), 45.  
Getty (Miss), 52.  
Godard (Justin), 48.  
Haüy (Valentin), 51.  
Herriot (Edouard), 53.  
Inaudi, 29.  
Keller (Hellen), 21.  
Lessing, 26.  
Lichtenberger (A.), 31.  
Louis (saint), 50.  
Milton, 44.  
Molière, 23.  
Ollivier (Emile), 47.  
Pascal, 20.  
Paul (saint), 46.  
Penjon, 44.  
Prescott (William), 44.  
Rimbaud (abbé), 18.  
Reinach (Salomon), 26.  
Rollet (professeur), 38.  
Saint-Pierre (B. de), 48.  
Samain, 35.  
Saunderson, 44.  
Séгур (Mgr de), 44.  
Serre (Joseph), 35.  
Simon (Jules), 46.  
Sizeranne (M. de la), 30, 45, 51.  
Théoneste (sœur), 48.  
Thierry (Augustin), 44.  
Truc (professeur), 38.  
Valery-Radot, 51.  
Vaughan, 52.  
Vidal (Louis), 45.  
Vigny (A. de), 48.  
Villet, 44.  
Villemain, 44.  
Wagner, 45.